

UN NUAGE ENTRE LES DENTS Un film de Marco Pico

France • 1974 • 94 minutes • Couleur • Version restaurée par Gaumont. Festival La Rochelle Cinéma 2023

Avec Pierre Richard, Philippe Noiret, Claude Piéplu, Jacques Denis, Pierre Olaf, Marc Dudicourt, Michel Peyrelon, Hélène Vincent



Malisard est reporter et Prévot photographe. On les surnomme les Cowboys. Ensemble, ils sillonnent les rues de la capitale pour le quotidien Le Soir de Paris, à la recherche d'un scoop. Leur boulot, c'est toute leur vie, ils le pratiquent avec cynisme mais malgré tout avec un certain jusqu'au boutisme, un mépris du danger et un refus des préjugés. Presque une morale...

Alors que Prévot vient de récupérer ses deux fils à l'école et qu'ils arrivent sur les lieux d'un cambriolage, les enfants s'éloignent et disparaissent. À la rédaction du Soir de Paris, on se dit qu'on tient là un bien beau fait divers. Et qu'il serait intéressant de faire monter la sauce...

Pépité méconnue, un peu en marge de la filmographie de Pierre Richard, *Un nuage entre les dents* brille comme une comédie cinglante. Digne héritier du burlesque, le film joue à faire rire sans laisser le temps de respirer : les situations loufoques s'enchaînent, mais c'est aussi l'ambiance réaliste de la photo et des décors, paysages parisiens d'une ville en pleine construction, qui donne sa force au long-métrage.



Oscillant entre réalisme du quotidien et fantastique social, le film est un objet inhabituel dans le cinéma français. À cela s'ajoute une critique acide, sans concession de la société des médias, des travers de la presse people, du pouvoir des empires médiatiques et des dangereuses interférences éditoriales : le duo inoubliable Pierre Richard - que l'on découvre ici sous un jour inhabituel - et Philippe Noiret - acteur très à l'aise avec les personnages troubles - booste le film, tout comme les rôles secondaires qui construisent une galaxie achevant d'en faire une œuvre culte...

« Constante justesse de ton, sens aigu du comique, esprit d'observation, sensibilité et rythme ne sont le moindre des qualités de ce film servi par des interprètes parfaits. Philippe Noiret et Pierre Richard sont d'inégalables meneurs de jeu mais, dans des rôles épisodiques, Claude Piéplu, Jacques Denis, Michel Peyrelon sont fantastiques de drôlerie. Un joli festival de talents. »

R. CH. - France Soir - 10/05/1974

« Il y a cent raisons d'aimer ce film, premier long-métrage de Marco Pico. La première de ces raisons est la verve picaresque de cette course-poursuite fondée sur un malentendu tragi-bouffon. Nous sommes irrésistiblement happés par le tourbillon d'une action qui jamais ne vacille et qui évoque, en la modernisant, la tradition du cinéma burlesque. Cette avalanche de chassés-croisés est animée par le stupéfiant tandem que forment Philippe Noiret (sentencieux, roublard, vaguement inquiétant) et Pierre Richard, plus émouvant que jamais dans un emploi d'hurluberlu agressif et poétique. »

G. S. - Télérama - 04/05/1974

LA CAVALE DES FOUS Un film de Marco Pico

France • 1993 • 92 minutes • Couleur • Version restaurée par Gaumont

Avec Pierre Richard, Michel Piccoli, Dominique Pinon, Florence Pernel, Edith Scob



Henri Toussaint, ex-professeur au Collège de France, est interné en hôpital psychiatrique depuis 7 ans, après avoir tenté de tuer son épouse. Cette dernière est mourante et souhaite le revoir une dernière fois. C'est Bertrand Daumale, psychiatre, qui est chargé de le conduire. Mais un autre pensionnaire de l'asile, Angel, se glisse en cachette dans la voiture, et notre malheureux chauffeur se retrouve avec deux passagers incontrôlables sur les bras...

La Cavale des fous est un road-movie brindezingue et plein d'humour, entre comédie d'observation et fulgurances burlesques, porté par un quatuor d'acteurs en pleine émulation comique : à côté du duo de stars iconiques Pierre Richard et Michel Piccoli, Florence Pernel, belle fiancée du psychiatre qui ne s'en laisse pas conter et le poétique Dominique Pinon en totale roue libre, tirent leur épingle du jeu, sans parler d'une ribambelle de second rôles qui font de ce film une curiosité à redécouvrir...



Marco Pico débute dans le cinéma dans les années 60 comme assistant, notamment auprès d'Yves Robert, Georges Franju et Christian de Chalonge. Acteur, il tiendra le rôle principal du film réalisé par ce dernier, *O Salto (Le Saut)*, prix Jean Vigo 1968. Se liant d'amitié avec Pierre Richard, il devient son conseiller technique sur *Les Malheurs d'Alfred* et *Je sais rien, mais je dirai tout*. Très logiquement, il écrit son premier long-métrage pour l'acteur, auquel il associe Philippe Noiret.

Après plusieurs incursions à la télévision où il excelle dans la chronique sociale (la série *Paris St Lazare*), Marco Pico revient au cinéma avec *Savannah* en 1988, avec Jacques Higelin, *La Cavale des fous* en 1993 et *Le Dernier des Pelicans* en 1996. Il est resté tout au long de sa carrière un cinéaste exigeant et viscéralement indépendant.



« D'accidents stupides en scandales publics, le scénariste Olivier Dazat et Marco Pico construisent un vaudeville : comme au boulevard, les protagonistes inversent les rôles, se trompent, se chamaillent, se font des niches. Le psychiatre se fait analyser sous les yeux de sa fiancée, le psychotique donne des leçons de sagesse au philosophe, et ainsi de suite. Le film se faufile entre les écueils de la démonstration antipsychiatrique. D'abord grâce aux acteurs : Pierre Richard s'économise, Michel Piccoli pontifie et fait le pitre, Dominique Pinon joue réaliste et émouvant. Mais aussi parce que Marco Pico imprime au film un rythme vif et fluide, passe du comique d'observation au burlesque et (...) mène cette nef des fous à bon port. »

Le Monde - 13/08/1993

ON AURA TOUT VU! Un film de Georges Lautner

France • 1976 • 100 minutes • Couleur • Version restaurée par Gaumont

Avec Pierre Richard, Miou-Miou, Jean-Pierre Marielle, Gérard Jugnot, Sabine Azéma, Renée Saint-Cyr



François Perrin a écrit le scénario de ce qu'il projette être une belle histoire d'amour platonique. Mais le projet atterrit dans les mains de Bob Morlock, qui souhaite en faire... un film pornographique. Révoltée de le voir renier ses principes, sa compagne Christine cherche un moyen de le dissuader et décide pour cela... de se faire engager sur le film.

Comédie sentimentale décalée, *On aura tout vu !* valse habilement entre le vaudeville et l'émotion, passant du burlesque au poétique porté par la romance des protagonistes. Embrassant les codes des comédies romantiques américaines, le film échappe au vulgaire grâce à sa tendresse et son ton léger, mais aussi par son regard critique et moderne sur l'industrie du cinéma porno. La mécanique du rire du duo Veber - Lautner fonctionne ici à plein régime.

Le film vaut aussi par son incroyable casting et des acteurs qui se régalaient : Jean-Pierre Marielle est au sommet de son art, irrésistible de gouaillerie et d'aplomb dans un personnage taillé sur mesure. Miou-Miou, touchante, apporte une étonnante émotion. Du côté du Café de la gare, Henri Guybet est



impeccable et on retrouve une partie de l'équipe du Splendid : M-A. Chazel, T. Lhermitte, G. Jugnot, M. Blanc et C. Clavier.



Georges Lautner réalisateur et scénariste est une des grandes figures de la comédie française des années 1960 à 1980, mettant en scène presque 40 films totalisant plus de 60 millions d'entrées. Il est surtout connu pour avoir mis en image les plus fameuses répliques de Michel Audiard, leur collaboration la plus célèbre restant *Les Tontons flingueurs*.

Ses incursions dans les autres genres - *Le Professionnel* (1981), *La Maison assasinée* (1988) - connaissent également le succès. *On aura tout vu !* apparaît aujourd'hui comme une de ses plus grandes réussites.

« Comme il se doit, les comédiens sont parfaits. D'autant plus que Pierre Richard oublie heureusement d'en faire trop, que Renée Saint-Cyr, toute dignité ravalée, a des mines gourmandes quand on lui parle de pourcentage et que Miou-Miou, plus chiffonnée que jamais, sait à la fois nous toucher et nous faire sourire. »

Henry Rabine - La Croix - 26/06/1976

« On pouvait tout craindre, car rien ne ressemble plus au porno que la satire du porno. De cette équivoque, Georges Lautner et son scénariste Francis Veber se sont dépêtrés avec brio. On ne respire pas chez eux les moiteurs de l'alcôve, mais le vent fou du vaudeville et de la comédie américaine, qui met cul par-dessus tête en tout bien tout honneur, et change en chien de faïence les amoureux de Peynet. »

Michel Flacon - Le Point - 27/06/1976

RÉTRO PIERRE RICHARD en CAVALE



TROIS FILMS RARES ET DÉCOIFFANTS DU MAÎTRE DU BURLESQUE

UN NUAGE ENTRE LES DENTS LA CAVALE DES FOUS ON AURA TOUT VU !

DEUX FILMS DE MARCO PICO

UN FILM DE GEORGES LAUTNER

LE GRAND BLOND EN AVANT

Dans l'URSS de Brejnev, les comédies de Pierre Richard étaient des triomphes populaires : cent vingt millions de spectateurs pour un seul film. Une véritable star, mais il ne l'a su qu'après la chute du Mur.

Les Chinois de Hongkong avaient aussi un faible pour lui et voulaient le faire tourner avec Jackie Chan. Il était connu en Amérique, il fréquentait Mel Brooks, et Gene Wilder voulait lui écrire un scénario, avant d'être séché par un coup de déprime et de bouder la comédie. Bob Dylan est venu le saluer, un jour, dans les coulisses après un de ses concerts comme s'il retrouvait un vieil ami - « *Hey, the tall blond with a black shoe !* » -, puis Bob a appelé un complice dans les loges : « *Martin, viens voir qui est là !* ».

Scorsese était, lui aussi, ravi de la rencontre. Pierre Richard n'en revenait pas. Il a toujours l'air de ne pas en revenir. Il fait si bien le rêveur, le lunaire, le confus, le timide, l'embarrassé, l'hébéété qu'on ne se demande plus depuis longtemps si c'est dans sa nature d'homme ou de comédien.

Claude Sautet lui a avoué qu'il ne saurait pas quel rôle lui donner : « *Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec toi, tu planes à 10 centimètres du sol ! Je ne peux pas te faire jouer dans la vraie vie, avec une baguette sous le bras, personne n'y croira !* » (...)

Pendant longtemps, très longtemps, presque trente ans, il a eu le sentiment de ne pas être pris au sérieux. « *J'ai lu les premiers éloges de mon style burlesque dans les années 2000, dans Télérama ou Les Inrockuptibles. (...) Au plus fort de mon succès, dans les années 1970, j'étais célébré par la presse que je ne lisais pas, et ignoré par celle que j'appréciais.* »

Il aurait sans doute aimé, dans les années très politiques de l'après-68, qu'on distingue un peu plus son style aussi protestataire que farfelu. « *Dénonciateur* », dit-il. En lutte contre la publicité, les marchands d'armes, la course à l'information ou la bêtise, tout simplement. Une protestation du geste et du mouvement, influencée par Buster Keaton, Charlie Chaplin ou Jacques Tati, ces hommes qui avançaient contre vents et marées, se tordaient, se disloquaient et rivalisaient d'astuces et de maladresses pour pointer l'absurdité de l'époque (...). Il dit ne s'être jamais entraîné. Pas de préparation physique, pas d'entraîneur, une souplesse et un talent de cascadeur naturels, source de ses meilleures blagues, même dans la vie : « *Je marchais dans la rue avec un ami, je tombais d'un coup, raide, sans flexion, à plat sur le trottoir, et je me relevais pour continuer mon chemin et reprendre la conversation... Les gens étaient effrayés !* »

(...) Sa cinéphilie le porte plus sur les dialogues façon Prévert que sur Godard. Sa Nouvelle Vague à lui, celle qui le faisait courir au Quartier latin, c'était celle de Miloš Forman et de Jiří Menzel, *Au feu, les pompiers !* ou *Trains étroitement surveillés*. Depuis ses débuts, il a toujours eu un certain goût pour l'absurde et son parcours n'est pas des plus logiques. Il n'a connu le succès qu'assez tard : l'année du *Distrait*, son premier succès, il a 36 ans. (...)



Il a fait la « vedette américaine » pour Georges Brassens aux côtés de Victor Lanoux. Il a été kinésithérapeute, aussi, quand personne ne croyait en lui, deux ans d'études, et même un cabinet où il répétait avec Lanoux : « *On avait le temps de travailler entre deux clients, d'autant plus que je n'en avais qu'un.* »

(...) Il est au fond du trou quand Yves Robert lui dit, marchant le long d'une voie ferrée : « *Tu n'es pas un comédien, tu es un personnage, tu n'es pas un jeune premier comme Delon, tu n'as pas une gueule comme Blier, c'est ton atout, invente-toi.* » (...) Tout découle de ces conseils d'amis. Quand son mentor lui propose de réaliser son premier film, il n'a même pas peur. Un bon dosage « d'orgueil et d'humilité » qui le guidera toute sa carrière. « *J'avais beaucoup étudié le comique de Buster Keaton et de Jacques Tati, j'avais vu comment leur caméra restait fixe pour laisser jouer le comédien, comment ils entraient et sortaient du cadre, comment ils soignaient l'arrière-plan.* » Il se sent tout de suite à l'aise avec la caméra : « *Elle en rejette certains, elle en accepte d'autres. Avec moi, elle a toujours été douce. Elle m'a rendu meilleur que je n'étais.* » Ses gags fonctionnent sur un décalage qu'il ne s'explique pas vraiment. « *Vos jambes ont du talent* », lui a dit Tati. « *Je n'ai jamais analysé mon travail. S'il a de la poésie, c'est parce qu'il m'échappe.* »



(...) Il regrette qu'on n'ait pas défendu *Un nuage entre les dents*, qu'il a tourné avec Marco Pico en 1974, un film sombre et réaliste où il joue un journaliste hirsute. « *Les producteurs ne voulaient sans doute pas que ça marche* », dit-il. Il aurait voulu des rôles dramatiques, il n'en a (presque) pas eu. Il a failli tourner un polar avec Claude Miller, ça ne s'est pas fait.

Son personnage était devenu plus fort que tout, c'est comme ça, il n'a rien forcé. « *Je ne suis pas du genre à faire des appels du pied, je ne viens que si on me choisit. Avec les femmes, aussi.* » Toujours le même dosage d'orgueil et de timidité. Avec un peu de paresse, aussi. La pente douce de l'existence. S'il n'a pas brusqué les choses, c'est qu'il vivait la belle vie, celle que le cinéma lui a servie sur un plateau.

par Laurent Rigoulet dans Télérama, 22 mars 2016 (Extraits)

PIERRE RICHARD



Dans l'histoire de la Comédie à la française, qui démarre officiellement le 28 décembre 1895 avec la projection à Paris de *L'Arroseur arrosé* des frères Lumière, Pierre Richard occupe une place à part : il est le dernier descendant d'une lignée unique, celle des grands burlesques à la fois acteurs, auteurs, réalisateurs et créateurs d'un personnage inoubliable.

Dans la lignée de Georges Méliès, premier magicien du cinéma ayant réalisé 600 films entre 1896 et 1913, de Max Linder, première star internationale dans les années 1910, et de Jacques Tati et son célèbre monsieur Hulot, un grand blond aux yeux bleus à la silhouette élancée débarque sur les écrans de l'Hexagone en 1970. Dans *Le Distrait*, Pierre Richard crée un personnage atypique, synthèse improbable du muet et du parlant, héritier de Buster Keaton pour la gestuelle et l'expression du corps, et de Groucho Marx pour les jeux de mots et le burlesque verbal. Mais qui se cache derrière cet énergumène qui, deux ans après mai 1968, apporte un souffle nouveau sur le cinéma comique français ? Qui est donc Pierre-Richard Maurice Léopold Defays, né le 16 août 1934 à Valenciennes ?

Élevé entre une famille d'immigrés italiens et de riches industriels du Nord, le petit-fils Defays au prénom composé passe une partie de sa jeunesse à Valenciennes dans le château de son grand-père paternel, aristocrate polytechnicien autoritaire. Encouragé par sa mère qui l'incite à apprendre la tirade du nez de Cyrano de Bergerac, le petit blond au regard turquoise s'exécute en costume devant la famille et les amis de passage. À l'adolescence, alors qu'il assiste à la projection de la comédie *Un fou s'en va-t-en guerre*, il est frappé d'un coup de foudre pour Danny Kaye, acteur-chanteur-danseur américain, et par ailleurs sa copie conforme physiquement. Ainsi naît sa vocation d'acteur.

Après un passage dans les cours d'art dramatique de Charles Dullin puis de Jean Vilar, des premiers pas au théâtre sous la direction d'Antoine Bourseiller ou de Jean Bouchaud, un duo au cabaret avec son compère Victor Lanoux, et de nombreuses participations à des émissions télévisées de variétés devant les caméras de Jean-Christophe Averty, Pierre Koralnik ou Jacques Rozier, Pierre Richard fait la connaissance de celui qui va lui mettre le pied à l'étrier, Yves Robert.

Partenaires dans deux pièces, les deux hommes s'entendent si bien que le cinéaste de *La Guerre des boutons* lui écrit un petit rôle sur mesure pour son prochain film. Dans *Alexandre le bienheureux*, Pierre Richard se distingue par sa gestuelle à la fois élastique et élégante.

Dans ses mémoires intitulés *Je sais rien, mais je dirai tout* (Flammarion, 2015), Pierre Richard raconte : « *Un beau jour, pendant le tournage d'Alexandre le bienheureux, le long d'une voie de chemin de fer, Yves Robert m'a dit : "Tu n'as aucune place dans le cinéma français. Tu n'es pas un comédien, tu es un personnage. Tu n'es pas un jeune premier comme Alain Delon, tu n'es pas une rondeur comme Bernard Blier, tu n'es rien de tout ça. C'est ton atout. Tout t'est permis. Invente-toi. Fais ton cinéma." C'est le plus beau conseil qu'il m'ait donné.* »

Le comédien poursuit alors son travail d'écriture entamé avec Victor Lanoux sur leurs sketches pour le cabaret. Avec André Ruellan, les deux scénaristes brodent un canevas idéal qui mettra en valeur les talents gestuels et verbaux de Pierre Richard. À quelques semaines du premier tour de manivelle, le comédien devenu scénariste ne sait pourtant pas encore qui va réaliser *Le Distrait* :

« *Quand le film a été décidé de manière concrète, j'ai demandé à Yves Robert :*

- *Mais alors qui va le mettre en scène ?*

- *Écoute, si tu prends un metteur en scène, il va le tourner à sa façon, forcément, et il va te trahir.*

Je préfère que tu le fasses toi-même.

- *Mais je n'ai jamais fait de film. Je n'ai même pas fait de court métrage.*

- *Ne t'inquiète pas. Je vais te donner un premier assistant qui connaît bien la technique, tu vas lui expliquer ce que tu veux, et lui le traduira au cadreur. Si tu confies le film à un autre, tu vas perdre quelque chose de ton univers à toi.* »

Sorti le 9 décembre 1970, *Le Distrait* apporte un vent de fraîcheur sur la comédie. La poésie des dialogues, la science des déplacements du personnage dans le cadre, et la satire de l'envahissement de l'espace public par la publicité, font de cette œuvre un tournant dans le cinéma comique français. Le burlesque dénonciateur du film, qui fait écho aux œuvres des grands maîtres de la comédie américaine, séduit un million et demi de spectateurs à travers toute la France.

Cette première réussite artistique et commerciale incite Yves Robert et Alain Poiré à produire un autre film. Un an plus tard, Pierre Richard retrouve André Ruellan et tourne d'après une idée originale de Roland Topor *Les Malheurs d'Alfred*. Cette fois, ils prennent pour cible les jeux télévisés, qu'ils soupçonnent fortement d'abrutir la population. Avec la complicité de son ami et collaborateur artistique Marco Pico, Pierre Richard affine encore son sens du cadre, et multiplie les entrées et sorties de champ afin d'accroître la puissance des gags. Sorti le 8 mars 1972, le succès du film permet à Pierre Richard de devenir une valeur sûre du cinéma français.

En 1972, son statut bascule avec *Le Grand Blond avec une chaussure noire*, qui s'exporte dans le monde entier. Écrite et dialoguée par Francis Veber d'après une idée originale d'Yves Robert, la comédie d'espionnage au casting cinq étoiles devient l'une des dix plus grosses recettes de l'année et fait de Pierre Richard une star internationale.

Les portes lui étant définitivement ouvertes, Pierre Richard peut faire ce qu'il veut. Ainsi, il réalise un troisième film, *Je sais rien mais je dirai tout*, qu'il coécrit avec son ami Didier Kaminka, et dans lequel il fustige les marchands d'armes. Il met ensuite sa silhouette au service des autres, tournant ainsi avec les plus grands réalisateurs de comédie de l'époque : Claude Zidi (*La Moutarde me monte au nez* et *La Course à l'échalote* aux côtés de Jane Birkin), Francis Veber (*Le Jouet* - qu'il coproduit - puis la trilogie *La Chèvre / Les Compères / Les Fugitifs* en duo avec Gérard Depardieu), Gérard Oury (*La Carapate* et *Le Coup du parapluie*).

Au milieu des années 1970, Pierre Richard monte sa boîte de production, Fideline Films, permettant notamment à Alain Cavalier et Alain Resnais de boucler le budget de leurs films (*Le Plein de super* et *La vie est un roman*). Parallèlement à ses gros succès, il tente de casser son image de gentil rêveur. Aux côtés de Philippe Noiret dans *Un nuage entre les dents*, le premier long métrage de Marco Pico, Pierre Richard mal rasé semble sortir tout droit d'une comédie italienne de Dino Risi ou Ettore Scola. Malgré des critiques excellentes à sa sortie, le public n'adhère pas à la tonalité grinçante de cette comédie à contre-courant de la production de l'époque.

Il se laisse également tenter par l'aventure que lui propose Jacques Rozier, le meilleur metteur en scène de la Nouvelle Vague selon Jean-Luc Godard et Pascal Thomas. Dans *Les Naufragés de l'île de la Tortue*, Pierre Richard s'abandonne à la méthode de travail singulière du cinéaste : « *Avec lui, je ne savais plus trop si je jouais ou si j'étais. Nous étions un peu perdus, et c'est ça que j'aimais !* ». Malgré un nouvel échec commercial, la collaboration avec Rozier lui apporte une respectabilité de la part de ses anciens détracteurs.

Après *Le Retour du Grand Blond* et un passage chez Georges Lautner dans l'irrésistible *On aura tout vu !*, tous deux écrits par Francis Veber, Pierre Richard revient à la mise en scène. En 1978, il embarque Aldo Maccione dans le cultissime *Je suis timide mais je me soigne*, signant au passage son plus gros succès de réalisateur. Il remet en scène ce même duo deux ans plus tard dans *C'est pas moi c'est lui*, qui fait à nouveau un tabac auprès du grand public.

Le comédien assume des choix radicaux. Mécontent du scénario et de son personnage, il décline *L'Aile ou la Cuisse* de Claude Zidi (il regrettera par la suite d'avoir raté cette occasion de tourner avec Louis de Funès). Peu après la sortie des *Fugitifs*, Francis Veber part faire carrière aux États-Unis. (...)

Depuis les années 1990 il partage sa vie entre la scène - où il a notamment délivré trois « seul-en-scène » écrits avec Christophe Duthuron - et le cinéma où il alterne premiers, seconds rôles et participations exceptionnelles.

Véritable créateur de formes, acteur inventif dont les effets burlesques ne sont jamais altérés par le temps, Pierre Richard a traversé les années 1970 et 1980 avec un succès considérable, devenant l'un des rois du box-office hexagonal avec près de cinquante millions d'entrées en quinze ans. Élevé au rang de mythe dans les pays de l'ex-bloc soviétique, où sa fantaisie permettait de supporter la rudesse du régime communiste, célèbre dans certains pays asiatiques - en Thaïlande, les gens l'appellent *Piem* qui signifie « celui à qui tout arrive » - ou en Argentine, le personnage de Pierre Richard est doté d'une force universelle dépassant les frontières du langage.

Pierre Richard : « *Être comédien, c'est quoi ? Donner vie à des personnages que vous n'êtes pas, avec le plus de réalisme possible, de vérité surtout. Et paradoxalement, c'est toujours moi qu'on retrouve derrière ces personnages et non le contraire. C'est peut-être pourquoi j'ai toujours douté d'être un comédien. C'était toujours moi, confronté à des situations comiques : distrait, inadapté, malchanceux, timide.* »

Jérémie Imbert, biographe de Pierre Richard et fondateur de CineComedies
Extraits reproduits avec l'aimable autorisation du FEMa (Festival La Rochelle Cinéma)